EHESS

Les Lumières au carrefour de l'orthodoxie et du catholicisme. Le cas des uniates de l'Empire russe au début du XIXe siècle

Author(s): Daniel Beauvois

Source: *Cahiers du Monde russe et soviétique*, Vol. 19, No. 4 (Oct. - Dec., 1978), pp. 423-441
Published by: EHESS
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/20169831
Accessed: 14/06/2014 05:17

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers du Monde russe et soviétique.*

http://www.jstor.org

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

DANIEL BEAUVOIS

LES LUMIÈRES AU CARREFOUR DE L'ORTHODOXIE ET DU CATHOLICISME

Le cas des uniates de l'Empire russe au début du XIXe siècle

L'étude qui suit ne se propose pas d'analyser les affrontements directs entre l'Église de Rome et l'Église grecque au déclin des Lumières. Le lieu choisi est un terrain de lutte indirecte : l'Église uniate, dite aussi catholique-grecque ou grecque-unie, dans les provinces ci-devant polonaises de l'Empire russe, pendant les quatre décennies qui suivent le dernier partage de la Pologne.

Avant de montrer comment les attitudes « éclairées » les plus typiques interviennent dans la vie de cette Église, il nous faut préciser brièvement ce qui nous semble le plus caractéristique dans la relation Lumières/religion telle qu'elle était perçue en Europe au XVIIIe siècle.

L'aggiornamento du XVIIIe siècle

Ne nous dissimulons pas que l'énorme corpus de l'antiphilosophie émane, le plus souvent, au XVIIIe siècle et au delà, d'hommes d'Église. Faut-il rappeler le déchaînement polémique, en France, des abbés Saint-Cyr, Gauchat, Chaudon, Guyon, Bergier, etc., et les mandements de lacérer publiquement tel ou tel écrit philosophique ? Mais il faut aussi constater que, très vite, les Églises intègrent à leur doctrine des éléments majeurs de la pensée éclairée qu'elles combattent par ailleurs : Raison et Utilité.

Les transformations les plus nettes semblent intervenir dans la définition de la vocation ecclésiastique, dans celle de la mission temporelle des Églises et elles paraissent guidées par les principes signalés : en premier lieu, une tendance, sensible dès le XVIIe siècle, à la « nationalisation » des hiérarchies ecclésiastiques, accompagnée d'une rationalisation et d'une soumission à l'autorité laïque; en second lieu, au nom de l'Utilité

Cahiers du Monde russe et soviétique, XIX (4), oct.-déc. 1978, pp. 423-441.

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

publique, s'instaure dans la société laïque et, souvent dans l'Église catholique elle-même, un antimonachisme virulent. Les illustrations de ces tendances se rencontrent, en Russie, dès le début du XVIIIe siècle, quand Pierre le Grand crée le Saint-Synode, organisation bureaucratique de l'Église orthodoxe qui devient un instrument supplémentaire de domination étatique. Gallicane ici, janséniste là, la religion est, en France, nationale avant tout. En Allemagne, à Bamberg, Febronius lutte contre la monarchie universelle du pape : les catholiques se protestantisent. Dans les États autrichiens, Marie-Thérèse et Joseph II instaurent ce que l'on appellera le joséphisme : une pleine liberté religieuse pour les non catholiques — notamment pour les orthodoxes de Serbie — accompagnée d'une solide centralisation étatique. L'abbé Rautenstrauch y réforme les séminaires et donne un modèle nouveau, en 1786 : celui de Louvain, en Brabant, où l'État devient responsable de la formation du clergé dans un Séminaire Principal. Il s'agit de dépouiller les ecclésiastiques de l'esprit théologique pour les obliger à assumer une mission scientifique, à diffuser les Lumières. Les universités, vieux bastions engourdis de la *disputatio* théologique, sont vigoureusement réformées, souvent même enlevées à l'autorité ecclésiastique, même si la totale mise à l'écart du clergé enseignant se révèle impossible. L'Université de Pavie, restaurée par Kaunitz dès 1767, est confiée à Firmian en 1771. Une direction spéciale de quatre fonctionnaires particuliers est appelée à diriger les universités de Lombardie. L'abolition des jésuites, en 1773, permet un renforcement considérable des différentes mainmises étatiques et cela n'est nulle part si sensible qu'en Pologne, sous le dernier roi, Stanislas-Auguste. La Commission de l'Éducation nationale qui s'y instaure est aussi une direction collégiale, laïque, qui dirige aussi bien les jésuites ayant accepté en grand nombre la sécularisation, que les écoles pies, les écoles dominicaines, ou les protestantes. Lorsque l'abbé Hugo Kołłątaj achève la réforme de l'Université de Cracovie, en 1781, il élimine jusqu'à l'appellation de la Faculté de théologie, enseignement qui est fondu dans un Collège des Sciences morales où le droit domine. La Pologne est peut-être, plus qu'aucun pays, le lieu d'un paradoxal développement des Lumières par le canal d'ecclésiastiques. Le plus virulent pamphlet qu'on puisse imaginer contre les moines et l'infâme n'est-il pas la *Monachomachia* d'I. Krasicki, évêque de Warmie ? Nulle part plus qu'ici le conflit entre les congrégations conservatrices — jésuites, dominicains, pères de la mission — et le clergé séculier n'est si nette. Massalski, autre évêque, connu pour ses débauches et ses malversations financières, qui finira pendu par la foule à une lanterne de Vilna, n'en est pas moins l'actif — et presque unique — propagateur de l'instruction élémentaire des paysans. Bref, au moment où la Pologne disparaît, en 1795, toutes les Églises d'Europe centrale et orientale ont déjà connu de très notables changements d'esprit.

Entre Rome et Saint-Pétersbourg

Faut-il donc s'étonner que la Russie du jeune et libéral Alexandre Ier préfère soutenir, dans ses huit provinces polonaises d'annexion récente,

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

l'abbé H. Strojnowski, pour le faire recteur de l'Université, puis évêque de Vilna ? La hiérarchie catholique mise en place par Catherine II : le métropolite Siestrzencewicz — bien qu'en fonction jusqu'en 1826 — avait donné trop de preuves de vénalité et l'ancien évêque de Vilna, Kossakowski, avait rendu trop d'écoles aux moines en 1797. H. Strojnowski, prêtre physiocrate et auteur d'un manuel de droit naturel, était l'homme qui convenait à la tête de l'institution culturelle la plus importante de ces provinces. Son successeur à partir de 1807, Jan Śniadecki, tout laïc qu'il est, crée d'ailleurs, au sein même de l'université, un Séminaire principal, inspiré de Louvain, qui fait de l'Université de Vilna le principal centre de recrutement de prêtres — catholiques et uniates — d'un genre nouveau qui ne sont pas, comme l'écrit, de Saint-Pétersbourg, le prince Czartoryski, curateur polonais de l'université : « ... de ces théologiens enragés qui enseignent encore l'infaillibilité du pape et auraient mieux convenu au XVe siècle qu'aujourd'hui. Plus la théologie est une matière importante », affirme-t-il, « plus il faut la nettoyer de ces préjugés et préventions qui ont pu naguère l'accompagner... »[1] Il s'agit évidemment d'enlever aux séminaires diocésains, établis depuis le concile de Trente, et tombés en léthargie par la faute des pères de la mission, la plus grande part du recrutement ecclésiastique[2].

Ce que les futurs prêtres, chargés de répandre les Lumières, étudient à Vilna, n'a plus grand-chose à voir avec la tradition tridentine : la fréquentation des Facultés de physique et mathématique est recommandée, on s'initie aux sciences naturelles, aux soins médicaux, les études religieuses ne s'acquièrent plus dans une Faculté de théologie — ici aussi ravalée au rang de section, dans la Faculté des Sciences morales et politiques — et le contenu de ces études ne cesse d'éveiller les récriminations du clergé traditionnel, régulier surtout qui, comble d'ironie, est tenu de financer l'entretien des cinquante séminaristes (toutefois, la délivrance de grades universitaires en théologie est maintenue : *kandydat*, *magister*, *docteur*). Les dogmes sont enseignés par l'abbé Klągiewicz, d'après le manuel autrichien de Klüpfel, tout plein de rationalisme, et l'histoire de l'Église, d'après Dannenmayer, autre Autrichien, sonne comme une condamnation du fanatisme ultramontain[3]. Le père Chodani, professeur de théologie morale et prédicateur à l'église de l'université, est plus préoccupé par sa traduction de *La Henriade* de Voltaire que par la pédagogie, et quand il va, d'aventure, inspecter les écoles tenues par diverses congrégations, ses rapports sont cent fois plus durs que ceux des inspecteurs laïcs. Bernardins, franciscains, chanoines de Latran, etc., redoutent comme la peste ces représentants d'une université qui veut les réformer de force et livre une guerre sans répit à l' « esprit monastique » (seuls les piaristes, plus souples, échappent aux foudres universitaires). Et que dire de la lutte de l'université contre les jésuites et leur académie de Połock[4] ?

Ces curieux prêtres qui rompent avec l'Église traditionnelle trouvent évidemment — et probablement sans prévoir les conséquences — un terrain propice chez leurs pupilles uniates dont les ancêtres n'ont accepté la foi romaine (tout en gardant le rite grec), en 1596, lors de l'Union de Brześć, que parce que la supériorité culturelle du catholicisme romain et polonais semblait alors irréversible, face à une Moscovie très arriérée,

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

mais l'équilibre des forces s'est, depuis lors, inversé. L'un de ces séminaristes, J. Siemaszko, y puise des arguments pour le mouvement de retour à l'orthodoxie de ses coreligionnaires qu'il prépare, et trouve que tous les cours qu'il a suivis à l'Université de Vilna « étaient dirigés de la manière la plus nette contre les abus du pouvoir papal. Qu'il était doux », dit-il, « d'écouter mon bien-aimé professeur Klągiewicz ou le professeur Capelli, en droit canon[...] qui lançait systématiquement, et avec une sorte de délice, les sarcasmes les plus virulents contre les abus du clergé romain ! Je pense que dans aucune académie orthodoxe les pupilles ne peuvent entendre ce que j'ai entendu de ces deux professeurs. »[5]

Voici donc déjà un premier résultat inattendu des Lumières. Par la critique sans retenue de l'autorité de Rome qu'elles ont entraînée, elles semblent avoir facilité la rupture du lien, très usé déjà, qui rattachait le clergé uniate à la papauté. Tout un peuple de fidèles cessera ainsi, en 1839, d'appartenir à l'orbite occidentale. « Séparés par le glaive, réunis par l'amour », prétendra la propagande officielle. La formule embellit et déforme. De glaive, il n'a, en l'occurrence, jamais été question, mais il est important de retracer le processus des rivalités polono-russes par religions interposées. Il est notamment essentiel d'observer plus avant l'attitude de cette Université de Vilna, si consciente d'être porteuse de l'Idée polonaise. A-t-elle accepté sans broncher la fin de l'Union ? Nous allons voir que répondre à cette question nécessite l'examen de deux aspects très différents de la question uniate. Il faut d'abord examiner la situation du clergé blanc, c'est-à-dire des *parochy* ou prêtres séculiers, et bien la détacher de celle du clergé noir, c'est-à-dire des basiliens, seul ordre régulier de l'Église uniate.

Pour bien mesurer l'importance de l'enjeu culturel, notons d'abord quelle proportion de la population adhère à cette confession. Le chiffre des fidèles ne nous est connu que pour les diocèses qui couvrent les cinq gouvernements de Vilna, Grodno, Mińsk, Witebsk, Mohylów[6] (voir tabl. I).

TABLEAU I

Diocèses uniates	Vilna	Brześć	Połock	Totaux
Fidèles relevant				
des séculiers	308 152	517 100	559 341	1 384 593
des réguliers	8 431	32 354	?	40 785
Totaux	316 583	549 454	559 341	1 425 378

Le chiffre des fidèles du vaste diocèse de Luck (provinces de Volhynie, Podolie et Kiev) ne devait pas dépasser 500 000, soit, dans l'Empire russe, environ 2 millions d'uniates presque tous paysans et serfs. Il est frappant de constater que les catholiques romains étaient à peine plus

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

nombreux. Les trois gouvernements de Vilna, Grodno et Mińsk réunis comptaient, en 1812, 1 057 823 catholiques contre 886 037 uniates[7]. L'effort de rénovation pastorale eût donc dû être à peu près équivalent de part et d'autre. Or on est très loin de l'égalité. Que n'eût-il pas fallu entreprendre pour vivifier un clergé blanc qui s'était lui-même beaucoup négligé ? Les effectifs de ces séminaires diocésains sont, en effet, extrêmement faibles : 20 futurs *parochy* contre 85 futurs prêtres catholiques, en 1812, dans les trois gouvernements sus-cités[8], situation aggravée par l'abandon de l'alumnat papal qui, autrefois,alimenté par un fonds du Vatican, et parfois visité en grande pompe par les nonces apostoliques, avait longtemps servi de centre d'accueil et de formation.

Face à cette décadence de l'esprit uniate chez les séculiers, l'université pouvait-elle insuffler une vie nouvelle, essayer de les maintenir dans l'orbite polonaise ? Il semble que ce combat ait été jugé désespéré. Outre que l'enseignement du Séminaire principal nous l'avons dit, sapait dans son fondement même la raison d'être de cette Église (l'attachement à Rome), il faut constater une réticence nette à inculquer aux *parochy* cette « théologie éclairée » que Czartoryski souhaitait pour les catholiques. Dès son inauguration, en 1807, le Séminaire principal n'accueille que dix uniates sur quarante séminaristes et cette proportion d'un quart, injustifiée par le nombre de fidèles, se maintient sans arrêt. Le préfet Herburt Mamert donne, en 1828, les chiffres suivants, pour les 64 uniates passés en vingt ans par cette institution[9] (voir tabl. II).

TABLEAU II

Diocèse uniate d'origine	ont achevé leurs études	n'ont pas achevé leurs études
Połock	12	13
Brześć	14	6
Luck	6	2
Vilna	8	3
Totaux	40	24

Ainsi l'université ne forme que 40 *parochy* en vingt ans, alors que nous savons qu'elle aura formé, en tout, entre 1808 et 1832, 304 prêtres[10]. Il est donc clair que ni les besoins spirituels, ni la formation intellectuelle des masses serviles, entraînées dans l'Union depuis la fin du XVIe siècle, ne préoccupent plus beaucoup les Polonais responsables des Lumières dans ces provinces rattachées à la Russie. Les ignorer est le moyen le plus sûr de ne pas précipiter le retour au giron orthodoxe, que l'on sait de toute façon, inéluctable.

Les pupilles uniates les plus brillants deviendront naturellement les artisans du retour à l'orthodoxie : nous avons cité J. Siemaszko, nous pourrions citer encore A. Zubko, auteur de mémoires très significatifs,

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

mais surtout le professeur Michał Bobrowski, chez qui le passage du joséphisme à l'orthodoxie s'inscrit dans une logique rigoureuse. L'université l'envoie, en 1818, après des études brillantes de philologie orientale, observer les institutions religieuses de l'Autriche. Dans un énorme rapport de 26 pages *in-folio*, il décrit les institutions et les programmes de formation des prêtres, s'enthousiasme pour les innovations de Marie-Thérèse, de S. A. de Rostock, de Rautenstrauch, qui visent à laisser l'État couler les esprits au même moule : « grand projet, en vérité, qui, si une société l'atteint un jour, saura lui assurer un bonheur sans pareil »[11]. L'État étant russe, M. Bobrowski, *paroch* et fils de *paroch*, ex-professeur à l'Université polonaise de Vilna, embrassera sans difficulté l'orthodoxie, religion d'État, en 1837.

En dehors de ces rares cas de conversions idéologiquement fondées sur un joséphisme militant, le retour à l'orthodoxie des masses paysannes et de leurs *parochy* incultes s'est fait par inertie, à cause de leur proximité originelle et spontanée, jamais effacée, avec les popes orthodoxes. Dès qu'un Russe, Novosil'cev, devient curateur de l'Université de Vilna, en 1825, l'idée de donner une formation supérieure au clergé blanc devient encore moins convaincante. La Russie n'a besoin que de sujets ignares et soumis, le bas-peuple uniate est déjà l'un et l'autre : « un prêtre uniate, qui a femme et enfants et qui, souvent, travaille la terre de ses mains, n'a pas du tout besoin de s'exercer dans d'autres sciences que celles qui ont un rapport direct avec son ministère », écrit Novosil'cev à Šiškov, le 25 décembre 1825, aussi propose-t-il de ne plus envoyer les futurs *parochy* au Séminaire principal. « Faut-il mélanger ces gens, si nombreux, si proches de notre foi et si éloignés de la foi latine, avec ceux qui confessent la foi catholique ? [...] Le Gouvernement russe, malgré toute sa tolérance pour toutes les confessions qui se manifestent dans notre patrie, ne peut considérer avec indifférence ceux qui partagent sa foi et sont séparés de son Église. »[12] Fort de cette certitude, Novosil'cev adresse au ministre de l'Instruction et des Cultes un projet de séparation daté du 28 septembre 1827 et, le 22 avril 1828, tous les futurs *parochy* de l'université sont envoyés au séminaire diocésain de Połock. Ainsi se rompent les liens très ambigus et lâches qui unissaient le monde des Lumières et celui des séculiers uniates.

La résistance des basiliens

Du côté des basiliens, les réguliers de l'Église uniate, le rapport religion/Lumières est radicalement différent. Il est étroit, riche d'aspects, défendu farouchement. Comment cet ordre élitaire, mal considéré tant que la Pologne était indépendante (rappelons que les nonces de confession uniate n'avaient pas le droit à la fin du XVIIIe s. de siéger à la Diète) se lie-t-il si fort à l'Université polonaise de Vilna sous régime russe ?

Son fondement économique

La première et principale explication est à chercher dans la richesse considérable de l'ordre que, depuis les origines, les séculiers ont de bonnes

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

raisons de jalouser : rien que dans les deux diocèses de Vilna et Brześć on observe les écarts de fortune suivants en 1811[13] (voir tabl. III).

TABLEAU III

	Diocèse uniate de Vilna		Diocèse uniate de Brześć	
	séculiers	basiliens	séculiers	basiliens
Estimation des biens fonciers en roubles-argent	8 745	119 053	8 155	166 914
Serfs possédés (âmes mâles)	524	2 548	1 186	3 715

Si l'on compare, par exemple, avec le diocèse catholique de Vilna, les basiliens sont à la seconde place pour la richesse parmi les ordres religieux, après les dominicains (qui possèdent pour 243 492 roubles-argent de biens)[14]. Cette aisance pousse les séculiers (qui, dès 1804, obtiennent, à Saint-Pétersbourg, un département séparé au Collège des affaires catholiques du Saint-Synode) à faire promulguer, au nom de l'égalité, un ukase exigeant qu'on leur remette tous les monastères basiliens n'entretenant pas d'école[15].

Dès lors, pendant trente ans, les basiliens vont devoir faire de leurs écoles le rempart de leurs richesses. Ils vont comprendre que face aux convoitises de leurs frères séculiers et de leurs cousins orthodoxes, leur survie dépend d'une union toujours plus étroite avec l'autorité universitaire, du service toujours plus zélé des Lumières, et comme la tradition scolaire est beaucoup plus puissante dans les « provinces polonaises » que dans le reste de l'Empire, ils vont y concourir au maintien de la polonité. Réciproquement l'université, qui manque de moyens pour développer l'œuvre de l'ancienne Commission de l'Éducation nationale et le réseau des écoles laïques, a intérêt à accueillir favorablement cette collaboration, à profiter de la menace qui pèse sur la congrégation pour l'amener à admettre toute une série de postulats « éclairés » qu'aucun des moines catholiques n'est prêt à accepter. Ainsi s'instaure lentement, entre basiliens et universitaires, une symbiose unique où l'acceptation des Lumières devient la condition de survie d'un ordre religieux et où, inversement, l'université est amenée à s'immiscer dans la vie religieuse, pour promouvoir une politique culturelle nouvelle.

Les moyens de résistance

Le premier précepte « éclairé » que l'université impose aux basiliens comme prix de son appui est celui de la professionnalisation. Les pères n'avaient certes pas attendu le début du XIXe siècle pour s'engager dans l'enseignement, ils ont, à l'université même, en 1803, trois des leurs qui ont été professeurs de l'École Principale (ancien nom de l'université) : Kamiński, Korza, Tomaszewski, c'est-à-dire trois parmi les quinze professeurs ecclésiastiques de l'université à cette date. Et cela est impor-

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

tant, cela prouve qu'ils ont déjà accepté de s'intégrer à un corps qui n'est plus du tout monacal, qui forme un groupe pour la reproduction du savoir très engagé dans la vie laïque et attaché aux idéaux que la nation polonaise véhicule depuis 1773. Dans le domaine scolaire aussi leur implantation est ancienne. Ils avaient ouvert, dès 1750, des écoles secondaires à Tołoczyn (près de Mohylów), à Lubar et Włodzimierz (en Volhynie), à Kaniów et Humań (province de Kiev), à Boruny (en Lituanie). Puis, au départ des jésuites, en 1773, ils reprennent leurs écoles d'Owrucz (Volhynie), Bar (Podolie), Żyrowice (Lituanie) et fondent encore celle de Berezwecz (près de Mińsk). En 1797, ils reprennent aussi l'ancien collège jésuite de Brześć et transforment leur école de paroisse de Podubiś en école de district. Ils entretiennent donc, en 1803, 12 écoles de district (13 si l'on inclut celle d'Iłłukszta, en Courlande).

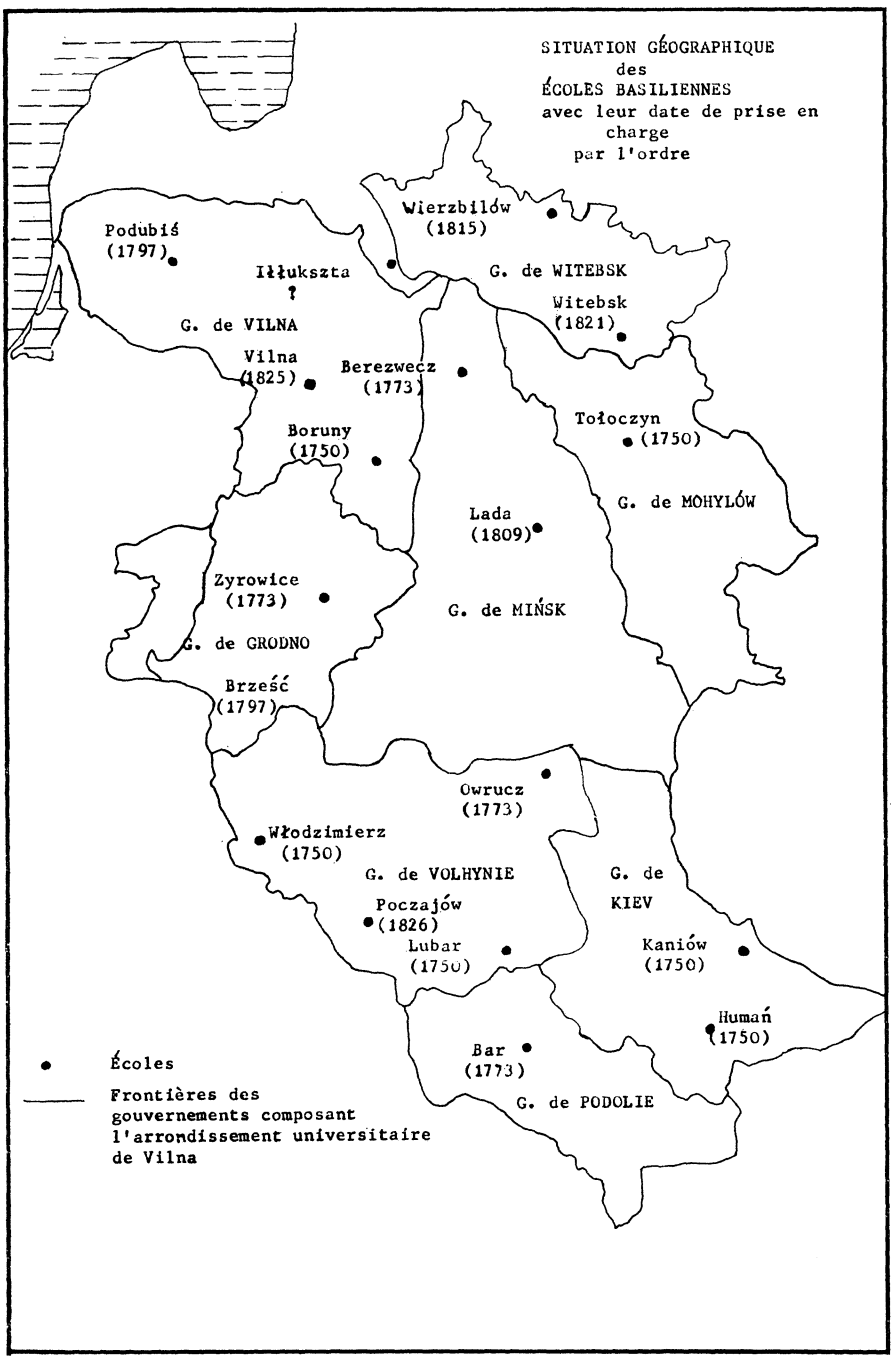
Mais ce qui change, lorsqu'en 1807 H. Strojnowski et T. Czacki entreprennent de les défendre, c'est l'acceptation de conditions où le mérite de la connaissance prime la simple appartenance à l'ordre. Après 1815, prévoit le projet de 1807, aucun basilien ne sera plus autorisé à enseigner s'il n'a étudié à l'université. Les directeurs d'école devront être docteurs de l'université. Un cursus de carrière est prévu : 15 ans d'enseignement, après quoi le basilien pourra briguer un poste à l'université. Les écoles, enfin, acceptent le contrôle de celle-ci et se conforment aux programmes qu'elle dicte. Quoi de plus conforme à l'idéal éclairé de l'utilité publique ?

Il n'échappe évidemment pas au clergé séculier que ces principes conduisent les basiliens à une sorte d'inféodation à l'autorité universitaire et sapent l'interdépendance nécessaire entre les deux parties de l'Église uniate. Lissowski, le métropolite uniate, parvient à retarder pendant trois ans la ratification de cet ukase. Cette décision, prise par des catholiques, n'a pour but, dit-il, que de détruire la religion grecque-unie, de transformer les écoles basiliennes en écoles catholiques et de spolier, une fois de plus, le pauvre clergé séculier[16]. Mais l'enjeu est trop important pour que les universitaires l'abandonnent. Le curateur Czartoryski réfute tous les arguments du clergé blanc et bombarde le ministère de l'Instruction publique de lettres de protestation non seulement du recteur Śniadecki, mais de F. Gintowt, provincial des basiliens en Lituanie et même de l'évêque uniate de Brześć, J. Bulhak, opportuniste qui prépare ainsi sa future accession au siège métropolitain. Les basiliens, affirme ce dernier, sont remplis de joie « à l'idée de servir sous la bannière de l'instruction publique » et sous les ordres du curateur[17].

L'ukase est finalement signé, le 2 octobre 1810, mais il ne donne pas aux basiliens l'unique mission de diffusion des Lumières dont ils rêvaient. Il admet que leurs écoles seront rattachées au système général de l'université, mais il n'est plus question de faire des grades universitaires le critère d'avancement dans la congrégation et, surtout, la question capitale des richesses foncières (55 monastères en plus des écoles : 12 dans le diocèse de Połock ; 18 dans celui de Łuck et 20 dans la province de Brześć-Vilna) reste de la compétence du Synode[18] qui décidera « de la liquidation éventuelle des monastères inutiles ».

Mal rassurés par cette demi-mesure, les basiliens n'ont plus qu'à montrer qu'ils tiennent plus à la « bannière de l'instruction publique »

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions



This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

qu'à la dépendance du département uniate de Saint-Pétersbourg. Pendant les vingt ans qu'il leur reste à enseigner, leur réseau scolaire va donc augmenter. Dès 1809, ils ont montré leur zèle en ouvrant une nouvelle école à Lada, près de Mińsk. En 1815, ils en font autant à Wierzbiłów, dans le gouvernement de Witebsk[19]. Même le passage de leurs deux grosses écoles du gouvernement de Kiev (Humań et Kaniów), en 1818, sous le contrôle de l'université russe de Kharkov, ne les décourage pas : lorsque les jésuites sont chassés de Biélorussie, en 1820, ils s'offrent à reprendre leurs écoles. Ils n'obtiendront pas Połock, la plus intéressante (remise aux piaristes), mais recevront Witebsk, avec une aide de 12 000 roubles-argent de l'université, pour remise en état. En 1825, l'université continue à les appuyer : elle érige leur école de Żyrowice en gymnase et, la même année, leur confie une nouvelle école de district à Vilna même, pour dédoubler les effectifs du gymnase attenant à l'université. L'année suivante, c'est à Poczajów, en Volhynie, qu'ils ouvrent une école. La carte ci-jointe donnera une idée du réseau scolaire basilien passé de 12 à 17 écoles entre 1803 et 1826.

Cet effort peut, certes, paraître assez réservé, mais pour l'époque et le lieu, il est relativement considérable : l'arrondissement scolaire de Vilna ne compte guère, en tout, qu'une bonne soixantaine d'écoles. De même, on peut objecter qu'au regard de leurs 55 monastères qui n'ont aucune activité d'enseignement, les 17 écoles sont loin d'engager la totalité des basiliens dans la bataille des Lumières. Soit. Mais, avec leurs 74 professeurs en 1804, sur les 254 (clercs et laïcs) qui enseignent dans l'arrondissement ils sont assez pour convaincre de leur importante participation à cette bataille[20]. La plupart de leurs écoles ont cinq ou six moines enseignants, les plus grosses en ont sept, ce qui correspond parfaitement aux normes fixées par l'université et les différencie nettement des religieux catholiques, comme les bernardins ou les carmes, constamment en guerre avec les inspecteurs académiques à cause de l'insuffisanec de leurs effectifs.

Préjugés sociaux et adaptation

Mais l'argument-massue qui achève de fonder cette originale collaboration monacho-universitaire est un argument de classe. Il ne faut pas perdre de vue que, bien plus qu'en Europe occidentale, les Lumières sont ici (où le phénomène *raznočinec* de la Russie proprement dite est inconnu) un phénomène sinon aristocratique, du moins nobiliaire. Or, si l'on considère le recrutement social des basiliens, on constate que, contrairement à celui des *parochy* (qui est plébéien et autochtone, c'est-à-dire, le plus souvent, biélorusse ou ukrainien), il est non seulement noble, mais éminemment polonais, c'est-à-dire catholique. L'expansion de la culture va donc de pair avec la conservation par la *szlachta* du patrimoine foncier du clergé noir. Quand le clergé blanc, scandalisé, obtient, en 1811, que le département uniate interdise aux catholiques d'entrer dans les noviciats basiliens, l'affaire bouleverse toute la noblesse polonaise. C'est par ses instances de classe qu'elle adresse une protestation à Golicyn, *ober-prokuror* du Synode : les diétines de Vilna, Mińsk et Grodno s'élèvent

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

contre cette interdiction, mais qui les y pousse ? Jan Śniadecki, recteur de l'université ! Tout en conseillant de faire intervenir Lubecki, maréchal de la noblesse de Grodno auprès de Golicyn, et, éventuellement du monarque, le recteur dit clairement qu'il faut permettre à des catholiques de se faire basiliens car cela est vital pour la noblesse dont les familles les plus pauvres peuvent ainsi survivre et « prendre des abbayes dont quelques-unes sont assez riches ». Autrement dit, s'il y a des richesses à prendre, elles reviennent de droit à des nobles polonais, et non à des *parochy* roturiers qui ont l'audace de « vouloir tout cela pour leurs fils [qui] ont obtenu cette mesure contre la noblesse pauvre et contre les lois de l'Église »[21]. Merveilleux amalgame des privilèges de classe avec la religion et les Lumières !

Cette affirmation du droit des catholiques nobles à se faire uniates, que le curateur Czartoryski réaffirme encore en 1822, sera l'une des raisons les plus évidentes de l'attaque orthodoxe après 1825 car, comme l'écrit alors le ministre Šiškov, quel peut bien être le motif d'un catholique pour entrer dans une religion dont le rite et la langue (le vieux-slavon) sont différents des siens[22] ? Question évidemment pertinente, qui ne doit cependant pas nous empêcher de reconnaître l'indéniable habileté de la manœuvre et — du point de vue polonais — ses très intéressantes implications au plan des mutations sociales, des conséquences culturelles.

Voici, en effet, un ordre religieux qui, comme le dit le métropolite Kochanowicz, successeur de Lissowski, « comme tous les ordres de l'Église grecque-orientale, a été créé non pour enseigner dans les écoles publiques, mais pour mener une vie sainte, en jeûnes, en prières, en offrandes à Dieu et pour prêcher la parole divine, comme on le fait dans les cloîtres d'Orient »[23] — et qui change de vocation. Le fait que des fils de la *szlachta* acceptent cette transformation, et doivent, pour profiter des richesses de la congrégation, les maintenir comme partie intégrante du patrimoine polonais, se plier à des exigences non plus monacales mais professionnelles, trahit un profond changement de mentalité. Devant le nombre de ces moines qui acceptent le service public, nous sommes même fondés à parler de l'amorce d'un groupe nouveau. Non seulement ces religieux ont en commun leur origine géographique et linguistique (ils sont tous nés dans la province où ils enseignent)[24], mais surtout, ils ont une formation commune nouvelle, non plus exclusivement celle du noviciat, mais la fraternité des bancs de l'université où ils sont tenus de passer un certain temps. Certes, le projet de T. Czacki et H. Strojnowski, en 1807, n'ayant pas été entièrement retenu, on n'exige pas d'eux un diplôme uniforme. Au moins l'université obtient-elle que leur monastère de Vilna (dont on connaît le libéralisme et les relations amicales avec les étudiants *philomathes* qui y impriment certains de leurs écrits) devienne le centre d'accueil des jeunes basiliens pendant leurs études à l'université[25]. Ainsi se crée une sorte de centre parallèle à l'Institut pédagogique que l'université entretient, à ses frais, pour 20 laïcs. Cela permet aux basiliens d'être le groupe le plus important parmi les religieux qui poursuivent des études supérieures : ils sont 24 sur 64, en 1822, à l'université[26]. Leur niveau de formation n'en est pas pour autant très élevé : les écoles d'Ukraine occidentale, surtout, sont assez mal desservies, seuls les directeurs ou leurs adjoints y ont un grade universitaire de docteur ou, plus souvent,

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

de *magister* ou de *kandydat* en théologie ou en philosophie, mais à Owrucz, Bar, Włodzimierz, Lubar, Poczajów, en 1825, les moines enseignants n'ont étudié, au mieux, qu'au lycée de Krzemieniec, ou à Lwów, ou seulement dans les noviciats de l'ordre[27]. Il n'empêche que la compétence semble le critère déterminant dans l'établissement de la hiérarchie.

La nouveauté paraît plus grande encore si l'on observe que les basiliens sont les seuls moines à accorder un salaire à ceux des leurs qui enseignent. Très modeste rétribution qui atteint tout juste 45 roubles-argent, soit 200 zlotys de Pologne par an à Bar et qui ne va pas sans les abus de plusieurs abbés qui refusent de reconnaître la valeur intrinsèque du service. Selon F. Plater, les moines de Włodzimierz, Owrucz et Lubar ne parviennent pas à subsister avec la même somme, alors que les abbés vivent dans l'opulence[28]. Les basiliens de Lada sont aussi en butte aux convoitises de la famille Radziwiłł qui rogne les maigres revenus qu'ils tirent des vingt chaumières de paysans qu'ils possèdent (au rapport de J. Twardowski, en 1819), mais il n'en demeure pas moins que le principe du salariat apparaît pour la première fois chez les moines.

Il semble donc possible d'affirmer que les basiliens forment l'esquisse d'un groupe dont les caractéristiques sont celles de l'intelligentsia : nobles plus ou moins déclassés qui cherchent à redorer leur blason par l'adhésion à un ordre réputé riche, mais qui les oblige à « vendre leur force de travail », ils sont soudés dans un ordre de valeurs nouveau où les notions de service et de compétence les obligent à acquérir une qualification professionnelle. Nous avons bien là une mutation due aux Lumières, que les vicissitudes de l'histoire n'ont pas laissée se développer, mais qu'il est important de mettre en valeur, l'existence d'une sorte de proto-intelligentsia cléricale[29].

L'audience des basiliens

Si l'on reconnaît une intelligentsia non par les critères sociologiques qui précèdent, mais par son rayonnement, alors le rôle des basiliens est encore plus « éclairé » et éclairant. Nulle part, mieux qu'ici, l'homologie que la langue polonaise établit entre *oświecenie* (Lumières) et *oświata* (système scolaire) n'est plus sensible.

Seules, dans les provinces polonaises, les écoles académiques c'est-à-dire sous administration directe d'universitaires, le plus souvent laïcs, connaissent un dynamisme supérieur (avec plus du double d'élèves : 5 398 contre 2 610 aux basiliens, en 1822). Mais parmi les 11 congrégations qui enseignent dans l'arrondissement, les basiliens occupent, de loin, la première place quant aux effectifs d'élèves[30]. Comme on le verra dans le tableau IV, ces effectifs ne subissent pas de fluctuation importante au fil du temps[31].

La baisse n'est qu'apparente en 1822 : les rapports de l'université ne comptent plus ni Humań, ni Kaniów, on sait pourtant qu'en 1830 Humań atteignait 600 élèves[32] et Kaniów n'a pas dû baisser. Le curateur donne, en 1821, en amalgamant les novices, les séminaristes séculiers qu'ils forment, les élèves de leurs cinq écoles de paroisse et ceux des écoles secondaires, le chiffre de 4 384 élèves formés par les basiliens[33].

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Cela est très supérieur aux effectifs des piaristes, leurs rivaux les plus actifs (1 401 élèves en 1822).

TABLEAU IV

Diocèses uniates	Écoles basiliennes	Nombre d'élèves en 1810	1816	1822
Połock	Tołoczyn	150	36	138
	Wierzbiłów		12	33
Luck	Lubar	350	474	415
	Owrucz	255	173	227
	Włodzimierz	125	85	120
	Kaniów	190	165	?
	Humań	263	448	?
	Bar	621	676	414
Brześć	Brześć	214	218	204
	Żyrowice	186	232	223
Vilna	Berezwecz	118	87	153
	Podubiś	208	222	270
	Boruny	159	96	169
	Lada	110	140	139
	Iłłukszta	—	42	105
Totaux		2 949	3 106	2 610

Le recrutement social et religieux de ces élèves est bien révélateur de l'engagement résolument nobiliaire et polonais de l'ordre. Les fils de *parochy*, qui auraient dû être l'objet de tous leurs soins, ne sont présents que pour une très faible part : ils sont 20 à Owrucz, en 1813 (à côté de 8 *mieszczanie* et 184 nobles catholiques) et 25 à Lubar, la même année (à côté de 4 *mieszczanie*, 1 paysan, et 314 nobles catholiques). Ils sont 7 à Boruny en 1824 (à côté de 4 *mieszczanie* et 177 nobles catholiques). Leur seule école un peu ouverte aux paysans est celle de Podubiś (48 roturiers contre 150 nobles, mais seulement 4 fils de *parochy*)[34]. On voit bien à qui les basiliens réservaient les Lumières. Comme l'ensemble des écoles polonaises, les basiliennes sont destinées aux fils de la *szlachta*[35] qui viennent y mener le même genre de vie que dans les écoles académiques ou catholiques, avec la même fréquence des abandons d'étude, les mêmes difficultés matérielles, le même régime disciplinaire très dur[36], mais peut-être plus qu'ailleurs, viennent y chercher l'héritage civique des Lumières polonaises.

Les écoles basiliennes sont, en effet, parmi celles qui achètent le plus de livres[37]. Elles n'hésitent pas, comme à Bar, à entretenir — au mépris de la loi — une section élémentaire, dite « classe préparatoire » pour la noblesse la plus déclassée qui n'a pu apprendre à lire à la maison et, surtout, le contenu de leur enseignement ne laisse aucun doute quant à leur orientation. Les questions posées par Jan Chodżko, *visiteur de*

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

l'université, en juin 1822, à leurs élèves de Podubiś, lors d'une inspection, montrent dans quel esprit était enseigné la littérature :

> « En quel siècle les Polonais commencent-ils leur histoire de façon certaine ? Quels ont été les moyens utilisés pour faciliter la croissance des sciences en Pologne ? En quoi l'introduction du christianisme en Pologne a-t-elle contribué à répandre les Lumières ? Quelle a été l'influence de la fondation des monastères sur l'instruction publique ? Quels sont les plus anciens monastères de Pologne ? Que savez-vous des écoles et de l'académie de Cracovie ? Qui a introduit les jésuites en Pologne ? A qui doit-on l'ouverture de l'académie Zamoyski ? Combien de temps a duré son essor ? Quand les piaristes ont-ils été introduits en Pologne ? En quoi S. Konarski est-il célèbre ? Quand la Commission de l'Éducation nationale a-t-elle été établie ? Les voyages à l'étranger ont-ils eu une influence sur les Lumières en Pologne ? Quels compatriotes se sont illustrés à l'étranger par leur science ou leur talent ? »

Toutes ces questions, posées en classe IV, à des enfants de 12 à 14 ans, expriment une idée de la littérature très proche de l'histoire et mettent, comme on voit, l'accent sur les grandes réalisations et institutions de la culture polonaise. Celles que le visiteur pose, dans la même école, en « droit naturel » — matière que les pères continuent à enseigner d'après le manuel d'H. Strojnowski, malgré la suspicion qui pèse, à cette date, sur ce livre — sont encore plus révélatrices du civisme inculqué aux élèves, tout à l'opposé des principes d'obéissance aveugle que réclament les *Devoirs de l'Homme et du Citoyen* en usage dans le reste de l'Empire :

> « Quels sont les besoins ordinaires des gens qui appartiennent à l'état des agriculteurs ? Qu'est-ce qu'un contrat simple et multiple ? Quelle société engendre ces contrats ? De la nécessité de déléguer ses pouvoirs. Quelles formes de Gouvernement peuvent et doivent exister ? Quels sont les devoirs réciproques du peuple et de l'autorité suprême ? Quels sont leurs droits réciproques ? Quels sont les moyens de la sécurité intérieure ? Quelle est la nécessité des textes de lois ? Faut-il que ces textes aient une sanction ? Les lois politiques ou civiles peuvent-elles être arbitraires ? Comment le prouve-t-on ? Une punition peut-elle être arbitraire ; quel est le but d'une punition ? Peut-on appliquer une même peine à différents crimes ? Le pouvoir législatif peut-il être arbitraire ? Sur quoi repose-t-il véritablement ? *L'autorité suprême peut-elle établir des lois insupportables et chaque citoyen doit-il y obéir ?* Le peuple est-il tenu d'obéir à des lois arbitraires ? Le pouvoir judiciaire est-il nécessaire ? Quelles sont les obligations des juges ? »[38]

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

La compromission finale

Cela pouvait-il durer après la prise en main de l'université par le Russe Novosil'cev, en 1824 ? Formellement, oui. Cela est paradoxal et mérite explication, car, s'il faut montrer que le mot *Lumières*, toujours utilisé et brandi, se vide alors de sens, il n'en est pas moins étonnant que le lien noué entre les basiliens et l'université se soit en quelque sorte institutionnalisé, voire pétrifié, et qu'il ait pu résister à la puissante attaque des orthodoxes préparant la récupération des uniates.

Cette attaque avait commencé en 1822, quand Golicyn (qui, depuis 1817 cumulait en un seul ministère, l'Instruction et les Cultes) avait décidé de punir l'évidente négligence de l'abbé basilien de Dermań quant au financement des écoles. Ce monastère avait été confié aux orthodoxes et un plan visant à obliger les basiliens à n'enseigner qu'à des fils de *parochy* avait été élaboré. La protestation de Czartoryski avait été peu convaincante, venant après vingt ans de désaffection pour le bas-peuple uniate :

> « Si j'ai pris à tâche de les défendre [les basiliens], contre une réduction ruineuse, il ne s'ensuit pas », prétend le curateur, « que je ne sente aussi la grande importance et les avantages de la réforme que vous proposez. Je crois qu'on pourrait concilier les droits des basiliens avec les véritables intérêts du clergé séculier de rite grec-uni et que les premiers feraient volontiers des sacrifices au bien évident et commun de tous. Dans l'intérêt même exclusif de l'instruction publique, je ne saurais qu'applaudir vivement à des réformes qui organiseraient les séminaires et qui procureraient de meilleurs curés dans les villages. »

Ce tardif ralliement n'avait permis que de gagner du temps, le ministre acceptant, le 5 février 1823, d'attendre de nouveaux éclaircissements sur les écoles basiliennes, mais son successeur, Šiškov, décide sans ménagement, le 29 janvier 1825, de fermer quatre nouveaux monastères dans le sud[39]. Nous sommes au moment où, comme nous l'avons dit plus haut, il envisage aussi de fermer le Séminaire principal et de séparer les futurs *parochy* des séminaristes catholiques. Le nouveau curateur de l'université, très favorable au rattachement rapide du clergé blanc à l'orthodoxie, se fait alors, de manière inattendue, le défenseur du clergé noir.

Puissamment influencé par le recteur Pelikan, Novosil'cev comprend que sa fonction de curateur dépend de l'existence du réseau scolaire qui, sans les basiliens, s'écroulerait. Tous deux décident donc de les appuyer, mais en exploitant, bien plus que par le passé, leur crainte de Saint-Pétersbourg. Plus que jamais, les Lumières, si dégénérées soient-elles, sont l'alibi à l'existence de l'ordre, au maintien du *statu quo* de ses richesses.

Dès la rentrée de 1825, les basiliens s'empressent d'ouvrir, à Vilna, avec six des leurs qui ont étudié à l'université, l'école de district supplémentaire dont nous avons parlé[40] et Bilinkiewicz, provincial de Ruthénie, crée dans le monastère de Poczajów, près de Krzemieniec, une école de

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

district destinée à la noblesse pauvre qui ne peut fréquenter le coûteux *lycée*[41]. Au prix de ce zèle les basiliens obtiennent que le Russe Novosil'cev soutienne leurs doléances. Celui-ci n'hésite pas, le 20 avril 1826, pour ne pas compromettre l'équilibre de « son » arrondissement, à transmettre à Šiškov les réclamations les plus étonnantes du provincial et à les reprendre à son compte : non seulement il faut arrêter les confiscations de monastères (19 depuis 1795, souligne-t-il), mais continuer à permettre ce que les ukases de 1811 et 1822 avaient en vain essayé d'interdire : le passage de catholiques dans le clergé noir uniate. Il s'agit de vocations religieuses contre lesquelles la loi est impuissante, dit le curateur, et puis le nombre des moines diminue, les écoles risquent d'en souffrir. Il n'est pas vraiment obligatoire que des fils de *parochy* se fassent seuls basiliens, ils préfèrent d'ailleurs entrer dans l'administration (on reconnaît bien là l'origine des *raznočincy*) ou succéder à leur père. Il faut donc accéder aux demandes du provincial qui, « non seulement ne présentent aucun inconvénient, mais promettent des avantages réels »[42].

Le ministre vient-il à douter de la nécessité de cette étrange protection, affirme-t-il carrément que les basiliens ne sont que des jésuites déguisés, organisés comme eux, avec un général, appelé proto-archimandrite et dénonce-t-il ce cheval de Troie du pape dans la forteresse orthodoxe[43], que le recteur de l'université arrive à la rescousse. Pelikan proteste que jamais religieux ne furent plus antijésuites, plus fidèles à l'esprit de l'Église grecque et surtout plus victimes d'un clergé séculier avide et prompt, depuis deux siècles, à piller leurs richesses acquises par la voie très régulière des dons de piété[44].

A vrai dire peut-on encore parler, à cette date, de cette harmonieuse symbiose, de cet original compromis entre la religion et les Lumières ? Ne faut-il pas plutôt parler de compromission avec la réaction ? Les Lumières telles que les défend l'université de Novosil'cev et Pelikan ne sont plus, en effet, que des ombres. C'est au prix de l'acceptation des scandaleux programmes de 1824, amputés de l'instruction civique (naguère comprise dans le droit naturel), privés d'histoire de Pologne et démesurément alourdis de langues anciennes, que les écoles basiliennes — comme toutes les écoles de l'Empire, il est vrai — survivent désormais. En ce sens, la médaille que le père Żarski, provincial des basiliens, reçoit sur proposition de Novosil'cev, en 1829, prend un relief saisissant. Seuls les piaristes entrent aussi bien dans les vues du Gouvernement et les compliments que fait d'eux le curateur donnent la mesure d'une docilité bien suspecte :

> « Dès leur entrée en fonction, ils se sont consacrés sans relâche », écrit le curateur au ministre Lieven, « à l'amélioration des écoles qui leur étaient confiées, leur procurant tous les manuels [manuels qui ont été, rappelons-le, épurés, en 1825, de toutes les idées 'pernicieuses' du XVIIIe siècle], choisissant les meilleurs maîtres, se conformant en tout au projet de nouvelle organisation des écoles de l'arrondissement de Vilna et aux directives des autorités scolaires. De sorte qu'ils ont amené lesdits établissements à ce point de perfection où on les trouve maintenant, but auquel ils n'ont pas hésité à consacrer tous leurs efforts et bien des dépenses. »

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Finalement, le collège catholique refuse la distinction aux piaristes et, seul de tous les moines enseignants, le basilien Żarski reçoit une croix de Sainte-Anne de troisième classe[45].

Tel est l'aboutissement d'un long et difficile accommodement de la religion avec l'*oświecenie*, par le biais de l'*oświata*. Quand l'éteignoir de Nicolas Ier prive ces mots de sens, il devient cependant chaque jour plus évident, au ministère de l'Instruction et des Cultes, que l'existence des basiliens n'a plus d'autre signification que de défendre la polonité et son vecteur le plus actif, la *szlachta*, cramponnée à la richesse de l'ordre.

Les orthodoxes cachent donc de moins en moins que l'alibi scolaire ne les abuse plus : le 6 juillet 1828, le siège épiscopal des uniates de Lituanie s'installe à Żyrowice et l'école publique basilienne y est transformée en séminaire pour *parochy*. L'école de Brześć subit le même sort le 22 janvier 1830[46]. Dans le gouvernement de Kiev, où les seules écoles existantes sont polonaises (sauf le gymnase de Kiev), il convient, écrit M. Murav'ev à Lieven, fin 1830, « de supprimer totalement dans les établissements [...] l'enseignement de la langue polonaise, mais également celui des sciences dans ladite langue » *(Otmenit' soveršenno v učiliščah* [...] *prepodavanie pol'skogo jazyka, a ravno i nauk na onom jazyke)* et comme quinze basiliens entretiennent les deux plus grosses écoles de Humań et Kaniów, il ne faut leur laisser qu'un choix : enseigner en russe ou « s'ils n'y consentent pas, fermer leurs établissements » *(esli by oni na sie ne soglasilis', to učilišča ih zakryt')*[47]. L'insurrection polonaise, qui éclate alors, permettra de mieux mettre encore en évidence le caractère de bastion polonais que constituait cet ordre : tandis que le clergé séculier uniate marque son loyalisme au Gouvernement russe (le métropolite Bulhak répand des appels à la fidélité au tsar), les écoles basiliennes participent à la « rébellion », ce qui permet, pratiquement, de les anéantir. Les statistiques officielles de 1835 font apparaître qu'il n'y a plus que 326 élèves, dont 86 fils de *parochy*, dans les cinq écoles qui ont évité la destruction. Quant aux riches monastères, ils sont enfin remis aux séculiers, c'est-à-dire que tout est prêt pour le rattachement total et définitif de l'Église uniate à l'orthodoxie en 1839[48].

Ce bref survol d'une question essentielle pour comprendre les irréductibles difficultés de l'assimilation culturelle, dans les terres annexées par la Russie, au delà de 1795, nous montre que deux processus inverses, également inspirés de l'idéologie des Lumières, s'y sont affrontés dans le premier tiers du XIXe siècle. Tandis que la partie séculière du clergé uniate, en suivant la pente du joséphisme, retrouvait son attraction naturelle pour l'orthodoxie, la partie régulière puisait, dans la diffusion de la connaissance, la justification de son engagement dans la résistance polonaise à l'assimilation. Peu de problèmes permettent mieux, que cette question basilienne, de montrer combien la civilisation d'Europe orientale au XIXe siècle ne peut se comprendre qu'à l'examen des étroites interférences et connexions qui existent entre les facteurs complexes qui ont nom : Lumières, religion, ordres sociaux, fortune, nationalités.

Paris, 1978.

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

1. Lettre de A. J. Czartoryski à H. Strojnowski, 7 sept. 1803, Bibliothèque nationale de Varsovie, III3296, en polonais.

2. T. Czacki, inspecteur des écoles très influent dans les provinces de Volhynie, Podolie et Kiev, désirait même soumettre ces séminaires diocésains à l'Université de Vilna, mais il n'y réussit pas. Ces 14 établissements (catholiques romains) continuèrent à végéter, aucun d'eux ne dépassant 20 séminaristes, mais ils furent constamment tenus de choisir parmi leurs propres élèves les recrues du Séminaire principal. Cf. D. Beauvois, *Lumières et société en Europe de l'Est : l'université de Vilna et les écoles polonaises de l'Empire russe. 1803-1832*, Paris, Champion, 1977, I, pp. 331-332.

3. La monographie en polonais de W. Worotyński, *Seminarium główne w Wilnie (Le Séminaire principal de Vilna)*, Vilna, 2 vols, 1935, malgré une documentation intéressante, nie, contre toute évidence, le caractère joséphiste de cette institution.

4. D. Beauvois, « Les jésuites dans l'Empire russe, 1772-1820 », *Dix-huitième siècle*, 8, 1976, pp. 257-272.

5. *Zapiski Iosifa, mitropolita litovskogo (Mémoires de Joseph, métropolite de Lituanie)*, Saint-Pétersbourg, 1887, cités dans *Sbornik materialov dlja istorii prosveščenija (Recueils de matériaux pour l'histoire de l'instruction publique)*, Saint-Pétersbourg, 1893, p. LV. L'influence de la tendance anti-ultramontaine dans le retour progressif du clergé séculier uniate à l'orthodoxie est également bien soulignée par E. Likowski, *Dzieje Kościoła unickiego na Litwie i Rusi w XVIII i XIX w. (Histoire de l'Église uniate en Lituanie et Ruthénie aux XVIIIe et XIXe siècles)*, Varsovie, 1906, 2e éd., II, pp. 37-40.

6. Données du *Tableau général des Églises et du clergé catholique, séculier et religieux, dans les départements de la Lituanie*, 1812, en français, Bibliothèque Jagellonne de Cracovie (cité *infra* BJ), nº 3160 (pour les diocèses de Vilna et Brześć) et de l'*Opisanie dokumentov arhiva zapadnorusskih uniatskih mitropolitov (Description des documents d'archives des métropolites uniates de Russie occidentale)*, 1904, II, BJ, nº 3059 (rapport du clergé séculier du diocèse de Polock, en 1807). Les originaux se trouvent dans l'actuel fonds 823 du CGIAL (Archives historiques centrales de Leningrad). Le chiffre de 500 000 environ que nous donnons, après le tableau pour l'Ukraine occidentale, se réfère aux données de 1772 procurées par L. Bieńkowski dans *Kościoł w Polsce (L'Église en Pologne)*, Cracovie [1969] 1970, sous la réd. de J. Kłoczowski, pp. 1044-1045.

7. *Tableau général des Églises...*, *op. cit.*

8. *Ibid.*, les *parochy* étant mariés, la fonction était souvent héréditaire, sans études particulières. Signalons que les basiliens en formaient aussi un certain nombre dans leurs monastères de Supraśl et Swierzniany (52 en 1826).

9. *Opisanie dokumentov...*, *op. cit.*, nº 3186.

10. Liste des prêtres issus du Séminaire principal. J. Bieliński, *Uniwersytet Wileński, 1579-1831 (L'université de Vilna, 1579-1831)*, Cracovie, 1899-1900, I, pp. 108-114.

11. Rapport de M. Bobrowski, Vienne, 12/24 juin 1818, Bibliothèque universitaire de Vilna, fonds KC 319, en polonais.

12. Dossiers en russe sur diverses propositions secrètes de fermeture du Séminaire principal entre 1825 et 1827, Bibliothèque de l'Académie polonaise des sciences, Cracovie (cité *infra* BPAN), nº 1695.

13. *Tableau général des Églises...*, *op. cit.*

14. Voir le tableau comparatif des richesses des 18 congrégations existant dans le diocèse catholique de Vilna, in D. Beauvois, *Lumières...*, *op. cit.*, II, p. 581.

15. Ukase du 17 mai 1804, CGIAL, F 733, *opis* 62, ed. 48, en russe.

16. Avis du métropolite Lissowski, in *ibid.*, pp. 45-64, en russe.

17. Réfutation de F. Gintowt, 25 janv. 1808, *ibid.*, pp. 77-106; de J. Bulhak, 10 févr. 1808, *ibid.*; de J. Śniadecki, 24 mars 1809, *ibid.*; et de T. Czacki, 4 avr. 1809, *ibid.*, en russe. A la mort du ministre Zavadovskij, remplacé par Razumovskij, Czartoryski continue à faire pression : cf. sa lettre du 10 juil. 1810, *ibid.*, ed. 156, ainsi qu'auprès du Synode : réponse de Golicyn, 30 juil. 1810, Bibliothèque Czartoryski Cracovie (cité *infra* BCzart.), Ew 2074, en russe.

18. Plus précisément du *Glavnoe pravlenie duhovnyh del inostrannyh ispovedanij (Direction principale des confessions étrangères)*, cf. texte de l'ukase, 1695, BPAN, p. 159, en russe.

19. Création de l'école de Lada annoncée par J. Śniadecki, au curateur, 19 avr.

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

1809, BCzart., Ew 3069 ; date de création de Wierzbiłów, mentionnée dans un rapport de J. Chodźko, en 1823, BJ, 6333 III, en polonais.

20. J. Bieliński, *op. cit.*, I, p. 270.

21. Lettre de J. Śniadecki à A. Pusłowski, conseiller d'État, 11 janv. 1812, BPAN, 2814 en polonais.

22. Note de A. S. Šiškov et Z. Z. Kartaševskij à N. N. Novosil'cev, 31 août 1826, BPAN, 1695, en russe.

23. Lettre de Golicyn de 1812, citée par E. Likowski, *op. cit.*, II, p. 29.

24. Les six professeurs des écoles de Boruny et Podubiś sont tous originaires des gouvernements de Vilna ou Grodno. Données statistiques sur les professeurs du gouvernement de Vilna en 1824, BUniv. Vilna, KC 563, en polonais.

25. Lettre en ce sens de J. Śniadecki à Golicyn, 20 nov. 1810, CGIAL, F 733, *op.* 62, ed. 48, en russe.

26. Rapport de P. Klągiewicz, 5 oct. 1822, BCzart., 5458 ; pour plus de détails, cf. D. Beauvois, *Lumières...*, *op. cit.*, I, pp. 336-337.

27. Rapport de N. N. Novosil'cev à A. S. Šiškov, 29 sept. 1825, CGIAL, F 733, *op.* 62, ed. 823, en russe.

28. Rapport de F. Plater au ministre Z. K. Razumovskij, 29 août 1813, *ibid.*, ed. 254. Ces plaintes sont motivées par les refus des abbés de Dubno, Żydyczyn et Dermań (en Podolie et Volhynie) d'honorer leur engagement, pris en mai 1804, d'aider au financement des écoles.

29. Cette conclusion peut aussi s'appliquer, avec prudence, aux piaristes, mais en aucun cas aux autres ordres enseignants de l'arrondissement de Vilna.

30. Voir les effectifs de chaque congrégation en 1803, 1816 et 1822 dans D. Beauvois, *Lumières...*, *op. cit.*, II, p. 278 *bis*.

31. Rapports de l'université au ministère, CGIAL, F 732, *op.* 1, *delo* 244, en russe.

32. Souvenirs d'I. Świrski recueillis par I. Giżecki, BJ, 6341 IV, en polonais.

33. CGIAL, F 733, *op.* 62, ed. 40, en russe.

34. Rapport de F. Plater, 29 août 1813, déjà cité (n. 28) pour Owrucz et Lubar ; données statistiques, BUniv. Vilna (cité n. 24) pour Boruny et Podubiś.

35. Pour plus de détails sur l'importante question de la composition sociale des écoles, cf. D. Beauvois, *Lumières...*, *op. cit.*, II, pp. 696-705.

36. Cas de troubles et de rébellions parmi les élèves d'Owrucz, Berezwecz et Lubar, en 1824, *ibid.*, p. 731.

37. Tableau du nombre et de la valeur des manuels achetés par chaque école en 1816, *ibid.*, p. 751.

38. BJ, 6332 IV. Souligné par D. B.

39. Fermeture de Dermań, 31 janv. 1822 ; plan du second département, signé de A. N. Golicyn, pour réformer l'enseignement basilien, 28 sept. 1822 ; protestation de A. J. Czartoryski, 24 déc. 1822, en français ; confiscation des quatre monastères, CGIAL, F 733, *op.* 62, ed. 40.

40. Rapports de N. N. Novosil'cev à A. S. Šiškov, 21 août 1825, 24 sept. 1825, *ibid.*, ed. 821, en russe.

41. Rapport de N. N. Novosil'cev à A. S. Šiškov, 29 sept. 1825, déjà cité.

42. Rapport de N. N. Novosil'cev à A. S. Šiškov, 20 avr. 1826, *ibid.*, ed. 820.

43. Note de A. S. Šiškov à N. N. Novosil'cev, 31 août 1826, BPAN, 1695, pp. 72-79 en russe.

44. Lettre de W. Pelikan à N. N. Novosil'cev, 25 nov. 1826, *ibid.*, pp. 127-158, en russe.

45. Lettres de N. N. Novosil'cev à K. A. Lieven, 20 mars 1829 ; de D. N. Bludov à K. A. Lieven, 21 avr. 1829 ; de K. A. Lieven au comité des ministres, 31 mai 1829, CGIAL, F 733, *op.* 62, ed. 1014, en russe.

46. Lettre de D. N. Bludov à K. A. Lieven, *ibid.*, ed. 962, 1073, en russe.

47. Lettre de M. Murav'ev à K. A. Lieven et projet de ce dernier, 25 nov. 1830, *ibid.*, *op.* 91, ed. 185. Noter que ces mesures sont décidées avant que l'insurrection polonaise n'éclate.

48. E. Likowski, *op. cit.*, pp. 78-79 et A. Krusenstern, *Précis du système, des progrès et de l'état de l'instruction publique en Russie*, Varsovie, 1837, p. 305.

This content downloaded from 195.34.78.81 on Sat, 14 Jun 2014 05:17:30 AM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions